

Mathieu Lindon

Ceux qui tiennent debout

Roman



Extrait de la publication

Ceux qui tiennent debout

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

LE LIVRE DE JIM-COURAGE, 1986
PRINCE ET LÉONARDOURS, 1987
L'HOMME QUI VOMIT, 1988
LE CŒUR DE TO, 1994
CHAMPION DU MONDE, 1994
MERCI, 1996
LES APEURÉS, 1998
LE PROCÈS DE JEAN-MARIE LE PEN, 1998
CHEZ QUI HABITONS-NOUS?, 2000
LA LITTÉRATURE, 2001
LÂCHETÉ D'AIR FRANCE, 2002
JE VOUS ÉCRIS, *Récits critiques*, 2004
MA CATASTROPHE ADORÉE, 2004

aux éditions de Minuit

NOS PLAISIRS, Pierre-Sébastien Heudaux, 1983
JE T'AIME, *Récits critiques*, 1993

Mathieu Lindon

Ceux qui tiennent debout

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2006
ISBN : 2-84682-125-9
www.pol-editeur.fr

L'HISTOIRE UNIVERSELLE

« Que c'est doux d'avoir un secret, ça fait quelque chose à raconter » : j'ai dû avoir aussi une ambition de ce genre en lui serrant le cou, que ce serait un coup de fouet pour mon travail d'écrivain.

– Regarde, insista-t-il.

D'abord, j'avais cru que c'était vers lui qu'il voulait que je dirige mes yeux, comme si, sous prétexte que lui les portait ailleurs, il ne se rendait pas compte qu'il était déjà le cœur de mon champ de vision. Quand il répéta son ordre, je compris qu'il fallait suivre son regard. Il était dans l'immobilité prescrite, ne la rompant que pour respirer, parler et, donc, laisser voyager ses pupilles, et ce qu'il me proposait était seulement partager son observation. À mon tour, j'obéis. Par la fenêtre, je vis un jeune homme en slip et une jeune fille en culotte, les seins

nus qui ne m'intéressaient pas. Le garçon attrapa sa partenaire à lui, la serra contre son torse et la mit entièrement nue en l'embrassant avant d'ôter son propre slip. Ils n'avaient pas tiré les rideaux, on voyait tout. J'étais toujours étonné que chacun parle si volontiers de ses aventures sexuelles et les montre si parcimonieusement, à croire qu'elles étaient inmanquablement plus extraordinaires comme récits que comme spectacles, de sorte que je n'étais pas abasourdi que certains rabotent cette contradiction. Le garçon nu prit la fille nue dans ses bras pour l'y balancer et enroula en fait ses jambes autour des siennes jusqu'à ce qu'ils tombent enlacés par terre, aucun lit dans la pièce. Il y avait délicatesse et brutalité dans ces gestes, c'étaient des transports d'amoureux.

– Hein ! me dit-il.

C'était vague. Les voisins de l'immeuble d'en face étaient à l'étage du dessous, si bien qu'ils n'échappaient pas à ma vue en étant couchés par terre mais sans doute partiellement à la sienne tant qu'il conservait l'immobilité prescrite, de même que, dans cette situation où il ne devait pas bouger la tête, il ne pouvait pas être sûr de ce que je regardais tant que je ne le commentais pas. Il y avait dans son ton une fierté, celle de manifester son ouverture d'esprit en étant occupé par un coït hétérosexuel, comme si n'importe quelle baise concernait tout le monde, quand sa présence m'incitait à ne me passionner que

pour une sexualité plus spécialisée. Le couple était trop loin pour qu'on l'entende ou qu'on distingue les détails, j'aurais été incapable de dire si le garçon portait un préservatif, mais je voyais quand même des états du corps généralement cachés – qu'il n'aurait eu aucun mal à dérouler son éventuelle capote, par exemple. Le jeune homme était assez beau, en outre, certainement la fille aussi.

– Je peux bouger ou tu me racontes ? dit-il.

– Je te raconte, dis-je précipitamment.

Je ne savais pas bien quoi dire mais je ne tenais pas à ce qu'il abandonne si facilement sa position alors que j'étais en plein travail. J'avais deux stratégies qui se combattaient absurdement l'une l'autre.

C'était impossible de lui raconter convenablement parce qu'il aurait préféré aller y voir de lui-même, ce que sa docilité qui me paraissait de bon augure lui interdisait, et parce que les mots non pas me manquaient mais se multipliaient, je ne savais pas lesquels choisir, sur quel ton entamer mon récit pornographique alors que j'en attendais une efficacité pornographique qui nous aurait intimement concernés, lui et moi. Fallait-il dire « le mec », « le type », « le garçon », « le keum », pour désigner la part masculine du couple d'en face, et comment appeler son organe pour créer une complicité entre lui et moi et me permettre d'utiliser quasi semblablement le mien, « son sexe », « sa bite », « sa queue », « sa

teub »? En ce qui concernait l'orifice principal de la partenaire d'en face, j'étais, par manque d'habitude et de familiarité, encore plus démuni. Et puis c'était lui que je voulais voir, avec lui que je souhaitais faire l'amour, le couple qui s'y appliquait devant nous n'était qu'une occasion pour moi, mais je ne comprenais pas s'il me l'avait signalé pour nous faire suivre la même route ou au contraire m'en détourner. Il amenait le sujet sur le tapis, mais pas à la manière du jeune homme d'en face pour qui le tapis était une réalité concrète, mon jeune homme à moi gagnait du temps ou agissait même innocemment, ça arrive, croyant que la mission que je lui avais momentanément assignée était la vraie.

Ça faisait déjà un moment que j'en étais amoureux mais il m'évitait généralement et, quand je l'avais rencontré par hasard devant chez moi ce printemps, m'était venue comme une évidence une demande refoulée jusqu'alors : qu'il soit mon modèle. Jusqu'à cet instant, je n'avais jamais imaginé pouvoir rien avoir à faire avec quelque art graphique que ce soit. Tout à coup, ça avait changé. Et lui, souvent si réticent à mes initiatives, accepta immédiatement sans s'étonner. Il me savait écrivain et tous les arts sont un peu les mêmes pour qui n'en pratique aucun, peut-être.

Je lui avais prescrit l'immobilité et lui me proscrivait le silence, ça n'aurait rien présagé de bon si l'amour physique m'intéressait si peu que je fusse

incapable d'en tirer le moindre mot. C'était compliqué : je continuais à travailler, sans quoi il n'aurait eu aucune raison de ne plus bouger, m'interrompant une seconde par-ci par-là pour jeter un œil sur les amants d'en face afin de lui rendre service. Quand la position prise par mes jeunes voisins m'offrit au premier plan les fesses du garçon, je crus mieux en parler sous prétexte que mon intérêt n'était pas feint, mais il estima mon compte rendu décevant. « Cendrillon a trouvé son prince charmant », dis-je en définitive, parce que j'avais déjà aperçu bien des soirées solitaires de la jeune fille d'en face occupée à briquer inutilement son petit appartement, une amie m'ayant offert quelques semaines plus tôt des jumelles qui augmentèrent illico mes connaissances de la vie de quartier. « Le prince charmant, c'est Blanche-Neige, c'est la Belle au bois dormant », me dit-il. « Quelle importance ? » dis-je de bonne foi. « Mais enfin », dit-il en se retournant, abandonnant la pose sans scrupule, comme si mon analphabétisme en matière de contes de fées portait en soi mon incompetence en tant que dessinateur.

Ce fut lui qui parla. Je l'interprétai comme une manière de faire cesser mes descriptions sexuelles qu'à la fois je n'aurais jamais commencées s'il ne me les avait pas réclamées. J'étais perdu dans mes « bite » et « sexe », « fesses » et « cul », « chatte » et « trou » et « orifice », tâchant de comprendre à ses réactions les mots qui lui convenaient, à quoi son immobilité ne

m'aidait pas, quand lui-même prit la parole, ce qui, sur le moment, m'arrangea. Il fut presque bavard et le voir et l'entendre si peu réservé en ma présence, pour une fois, me mit en joie. Il me semblait, dieu que sa voix aussi me séduisait, que mon sexe ou ma teub, quel que soit le mot, aurait plus que favorablement tenu dans l'instant la comparaison avec celle ou celui de l'amant en action de ma voisine d'en face.

« Mon père adorait les contes, dit-il, particulièrement ceux de Perrault et de Grimm mais je crois qu'il mêlait toutes les versions, y compris les dessins animés. Quand j'étais enfant, avant même que je sache lire, c'est lui et non ma mère qui me les racontait le soir sans se soucier du sens qu'ils pouvaient prendre pour moi, heureux de me regarder sourire dans un cercle vicieux, parce qu'il faisait tellement plaisir à voir et entendre avec les noms de Cendrillon et Blanche-Neige et la Belle au bois dormant plein la bouche que je souriais de son sourire, par amour, par solidarité. Mais je trouvais ce monde, car, pour moi aussi, c'en était un seul, à l'époque, tellement mystérieux qu'il m'inquiétait. J'y comprenais que la seule manière d'obtenir justice était de souffrir injustement, ça me semblait incorrect. Je confondais tout. Je refusai des années durant de manger la moindre pomme, prétendant préférer les poires, de crainte de m'endormir pour cent ans et en être réduit à

attendre un prince charmant dont je saisisais cependant bien que ce n'était pas la rencontre dont mon père rêvait pour moi. "Une princesse charmante" disait-il pour me reprendre quand j'osais lui en parler, ce qui ne dura pas. Aucun conte ne faisait mention d'une sauveuse de ce sexe et j'aurais été étonné qu'on l'invente pour moi. Je me souviens d'une sortie avec l'école où j'eus faim tout l'après-midi parce qu'on nous avait juste donné une pomme pour goûter et que je l'avais offerte sans y toucher à une petite fille que je n'aimais pas et dont je n'aurais pas été mécontent qu'elle se fasse discrète pendant un siècle, mais qui la dévora sans conséquence fâcheuse, me valant une grandiose et imméritée réputation de générosité. Ma vraie déception fut cependant la première fois que ma mère m'acheta des chaussures. J'espérais, parce qu'il n'y avait pas que Perrault et que tous les récits se mêlaient pour moi en un seul, d'envergure, qu'un génie jaillirait de ma bottine, tel Aladin de sa lampe, si la pointure me convenait aussi bien qu'à Cendrillon. Rien de tel ne se produisit jamais. Encore que, ajouta-t-il comme je riais de sa précision précédente. J'ai dû rêver si fort que quelque chose arrive, un prince charmant aurait été un ami, qu'il prit pour moi une certaine consistance. J'y pensais la nuit. J'avais peur en ôtant mes pantoufles, vêtement sans sexe distinctif, que ce soit trop violemment et qu'elles se brisent puisque, comme tous les enfants, j'ai longtemps cru que celles de

Cendrillon étaient de verre et qu'il y avait le risque d'en faire mille éclats sur lesquels j'aurais saigné à marcher dessus. La pauvre Cendrillon, pensais-je, serait restée inéluctablement une souillon si ses pantouffles avaient été plus fragiles. Je ne comprenais pas à quoi servaient des vêtements de verre, le roi d'Andersen aurait été nu tout habillé s'il en avait porté et la vérité sortie de la bouche de l'enfant n'aurait été qu'un obscène mensonge. Je ne voulais pas que ça m'arrive, ni mentir ni être nu en public, j'aurais eu trop honte. Je confondais tout mais mon père aussi en accumulant les contes, il n'y avait pas pour moi mille histoires mais une histoire universelle. À propos de prince charmant, il ne se fait pas chier. »

La dernière phrase venait de ce que, en face, le garçon nu s'était relevé, toujours enlacé avec la fille nue, et se tenait maintenant debout, enserré par sa partenaire qui, le dos contre le mur, s'agrippait à lui par les bras autour de son cou et les jambes autour de ses reins. De fait, ça avait l'air de se passer pour eux comme dans un conte de fées.

« C'est plus difficile de procéder ainsi avec un garçon », dit-il, et ça m'agaça comme si c'était diminuer le pouvoir de l'amour homosexuel alors qu'il est vrai que je n'ai jamais fait l'amour avec un garçon dans une telle position, tous les deux à la verticale ou quasi et face à face. Je répondis par un grognement censé battre en brèche cette constata-

tion et lui, n’y prêtant aucune attention, ajouta, sans jalousie ni admiration apparentes, objectivement : « Ça n’en finit pas. » Puis encore, revenant telle une bergère à ses précédents moutons : « J’avais peur de dormir, quand j’étais enfant, que j’en prenne pour cent ans. Je ne me comparais pas à la Belle au bois dormant ou Blanche-Neige mais j’avais une tante que je détestais et appelais Carabosse. Je croyais que mes dents étaient une arme qu’il ne fallait pas utiliser contre moi, croquer une pomme était suicidaire. Je perdis toute confiance en mon dentiste quand je lui demandai si je pouvais m’y atteler sans danger, n’importe quelle variété de pomme, et qu’il rit en me répondant : “Mais qu’est-ce qui pourrait t’arriver?” Je ne voyais pas ce qu’il y avait de drôle. Pendant des années, c’est à cette réplique que je pensais quand j’entendais l’expression “humour de carabin” Putain, ça lui plaît. »

Le pluriel aurait été plus justifié mais il feignait de se passionner pour la fille, soit qu’il ait encore voulu manifester une familiarité avec l’hétérosexualité, soit qu’il ait souhaité signifier que c’était ce rôle auquel il aspirait, être pénétré. Car on entendait maintenant les amants d’en face et la jeune fille interrompait ses gémissements de cris encore plus explicites et, plus habitués à la distance, on distinguait mieux les mouvements musculaires des fesses du garçon, on devinait les spasmes. Ce coût interminable, insolent, on en voyait la fin.

« La première fois que j'ai fait l'amour avec une fille, reprit-il sans autre précision, sans me faire comprendre s'il avait depuis changé de goût sexuel ou s'en tenait toujours à cette stricte normalité qui ne correspondait guère à sa conduite quand je l'avais rencontré dans des fêtes accompagné d'autres garçons, jamais le même – la toute première fois, ajouta-t-il comme si le point intéressant se situait là, eh bien je me suis demandé si c'était ça la danse que dansait l'horrible marâtre de Blanche-Neige quand elle dut chausser ses chaussons chauffés à blanc, une nécessité de mouvement qui n'était pas forcément un supplice mais un bonheur. Et la première fois que j'entendis l'expression "avoir le feu au cul", je crus qu'elle signifiait de même porter un slip ou une culotte brûlant et devoir s'arranger avec cette torture quitte à la tourner à son avantage. »

Je ne comprenais pas s'il voulait m'expliquer son étrange rapport au langage, qu'il ne me fallait pas prendre au pied de la lettre ce qu'il disait ou dirait tant les mots avaient pour lui un sens personnel que nul autre n'aurait pu déchiffrer, ou s'il m'attirait vers lui en dévoilant de son intimité en vertu de cette étrange loi psychologique qui veut qu'avoir reçu une confiance donnerait un droit, ni même si le curieux couple que nous formions, côte à côte à contempler les amants d'en face, les examiner, tout en parlant de sujets rares, aurait dû être excité par ce spectacle sexuel qui n'aurait été qu'un avant-goût de celui que

nous préparions, même si nous ne nous imaginions pas de spectateur, ou qu'au contraire il nous fallait être mystérieusement rassasiés par la satiété à venir des amants d'en face et que par conséquent il n'ait plus à être question entre nous, en tout cas pour le moment d'alors, de bites, culs et synonymes de tous niveaux de langage. « J'ai toujours adoré danser », dit-il comme un commentaire de ses déclarations précédentes. Le résultat de l'ensemble était évidemment de m'inciter de plus en plus à me jeter sur lui. « Alors danse », lui dis-je, avide de contact physique. « Il faudrait savoir si c'est l'immobilité ou le mouvement qui m'est prescrit », dit-il. Alors je choisis à nouveau l'immobilité, supposant que la pose était une forme de drague semblable à la danse, quoique inversée, et que, de même que des compagnons de boîtes de nuit, après s'être tant agités, finissent par dormir ensemble, pour en avoir été l'ordonnateur et le témoin je serais l' élu quand il s'agirait de rompre un bon coup son immobilité.

Mais nous ne reprîmes pas immédiatement notre position. Le garçon et la fille d'en face, maintenant séparés ne fût-ce que de quelques centimètres, avaient ouvert leur fenêtre pour s'accouder à la rambarde et respirer à pleins poumons, toujours nus. Ils nous aperçurent et ça les fit rire mais tout les faisait rire comme des amoureux. Ils ne se rhabillèrent pas pour autant, il est vrai que le mur sous le châssis les cachait davantage quand ils étaient collés contre de

face. Ils étaient fiers de leur amour, pensais-je, de leur performance, le mot ne s'appliquant pas qu'à l'aspect physique de leur prestation. Ils s'aimaient et arrivaient à faire avec ces deux amours, de toute évidence, à concilier la réciprocité.

« Quand mon père disait "Il était une fois", j'entendais "Il était une loi", dit-il. Et je trouvais cette loi cruelle parce qu'il n'y avait que la fin de l'histoire à être joyeuse et que cette fin n'était composée que de quelques mots, quelques secondes, trop brève pour m'apaiser, je ne me représentais pas la durée pendant laquelle on était heureux et avait beaucoup d'enfants. Je ne comprenais pas les symboles ou métaphores ou quoi que ce soit, j'interprétais mal. Je m'identifiais à chaque personnage, les gentils et les méchants, au conte tout entier, et surtout aux nains parce que j'étais petit. Ça me plaisait, d'ailleurs, j'aurais adoré être sept nains à moi tout seul. Blanche-Neige en aurait raffolé sans avoir à courir dans la couche d'un prince plus charmant. Et de Cendrillon, j'ai aussi tiré la conclusion, peut-être erronée mais c'est la mienne, qu'à galvauder le fait de faire l'amour on risque de se retrouver jeté comme une vieille pantoufle ou, plus précisément, une vieille chaussette une fois la baise terminée. »

Ces derniers mots, exégèse extravagante au regard du texte, me déçurent. Ils me parurent bien prosaïques après l'éclat des personnages précédents, outre qu'ils n'annonçaient rien de bon même si je ne

N° d'éditeur : 1929
N° d'imprimeur : 053309
Dépôt légal : janvier 2006

Imprimé en France

Mathieu Lindon

Ceux qui tiennent debout

Roman



Mathieu Lindon
**Ceux qui tiennent
debout**

Cette édition électronique du livre

Ceux qui tiennent debout de Mathieu Lindon

a été réalisée le 18 août 2010 par les Éditions P.O.L.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer
en décembre 2005 (ISBN : 9782846821254)

Code Sodis : N44333 - ISBN : 9782818003923